

BULLETIN BIMESTRIEL

DE L'A.D.I.R.

Voix et Visages

ASSOCIATION NATIONALE DES ANCIENNES DÉPORTÉES ET INTERNÉES DE LA RÉSISTANCE - 241, BD ST-GERMAIN, PARIS-7^e - 551 34-14

Victimes de Choix



Pendant la guerre du Biafra, un de mes amis, un Anglais, m'étonna un jour par son indifférence à l'égard des enfants ibos affamés. C'était pourtant un homme sensible, travailleur par surcroit, mais le Nigéria, c'était un peu son Indochine ; il ne pouvait qu'être opposé à la sécession et rejetait sur ceux qui la voulaient le malheur des Biafrais. Je lui répondis que moi je ne voyais que les petits corps squelettiques au ventre ballonné. Nous n'étions pas sur la même longueur d'onde.

Comme nous parlions un jour avec Geneviève de cette curieuse cécité qui se manifeste chez certains chaque fois qu'un conflit divise l'opinion, elle eut ce mot frappant de vérité : « Nous choisissons tous nos victimes ».

J'y ai repensé dernièrement en assistant au film consacré à la guerre d'Algérie. Pendant près de trois heures — c'est à porter à l'actif du film — j'ai bien changé dix fois de victimes. Autour de moi le choix était plus stable. A telle apparition sur l'écran on pouvait entendre d'un côté un applaudissement, de l'autre une exclamation de mépris.

Je ne les blâme pas. Comment le pourrait-on quand on n'a jamais été que spectateur d'une tragédie que d'autres ont vécue dans leur âme et parfois dans leur chair ? Moi, je ne pouvais que souffrir et me poser des questions, auxquelles j'étais bien incapable de répondre. Qu'aurais-je fait à la place de ce fellagha assoiffé d'indépendance, de ce général chargé de gagner la guerre à tout prix, de cette mère de famille tremblant de voir ses filles assassinées après avoir été violées, de ce paysan des djebels pris entre l'enclume et le marteau, de ce soldat du contingent découvrant ses camarades égorgés et atrocement mutilés ?

(Suite page 2)

Joseph et Maria HACKIN

Comment séparer Maria Hackin de son mari Joseph Hackin — comment parler de l'un sans nommer l'autre : tous deux consacrant leur vie aux mêmes travaux, puis choisissant de servir la même cause et trouvant ensemble la mort. Tous deux Compagnons de la Libération, « à titre posthume. Morts pour la France le 24 février 1941 ».

Née le 24 février 1905 à Rombas (Moselle), Maria Hackin, dans sa jeunesse allait en vacances dans le berceau de sa famille, au Grand-Duché de Luxembourg. La mère de Joseph Hackin, qui était voisine disait à Maria (que ses amis nommaient Ria) : c'est une enfant merveilleuse, de celles qu'une mère souhaiterait avoir pour belle-fille.

Ria Parmentier, avait seize ans. Joseph, très vite, se mit à l'aimer. Plus âgé qu'elle, il s'orientait déjà vers l'étude de la civilisation bouddhique. « Si vous acceptiez de partager ma vie, dit-il à Ria, il faudrait que vous puissiez aussi vous associer à mes travaux ».

Ria part pour Paris. Elle entre à l'Ecole du Louvre. Joseph la confie à son maître, René Grousset, qui écrira plus tard : « Taillée à sa mesure, originaire comme lui des Marches de l'Est, c'était une Lorraine de notre Moselle retrouvée ».

« Comme lui silencieuse et sportive, d'une droiture farouche, passionnée

pour l'archéologie, Ria Hackin devait apporter à l'œuvre commune les plus remarquables facultés d'intelligence et de travail. Ce n'est pas violer le secret de la tombe que de dire avec M. Maurice Schumann que jusqu'au bout, jusqu'à la mort au champ d'honneur qui les a fauchés côté à côté, ils furent pleinement heureux. »

Né le 8 novembre 1886, à Boevange-sur-Attert, Grand-Duché de Luxembourg, naturalisé français, Joseph Hackin avait été attiré de bonne heure par les études d'histoire de philologie et d'archéologie. D'abord élève à l'Ecole des Langues Orientales où il se spécialise dans le sanscrit et le thibétain, il passe en 1907 un diplôme à l'Ecole des Sciences Politiques — puis un autre en 1911 à l'Ecole des Hautes Études. Au moment où la guerre de 1914 éclate, il est en outre docteur ès sciences.

Toute sa carrière va se dérouler au musée Guimet dont il sera nommé conservateur adjoint en 1913. Il en assumera la direction dix ans plus tard avec le titre de conservateur des musées nationaux.

Mais nous ne sommes encore qu'en 1914 et si l'on voulait donner un résumé succinct de sa vie entre cette date et 1939, on pourrait le rédiger ainsi :

Quatre ans de guerre dans l'Infanterie, commencés en 1914 comme soldat



MARIA HACKIN

4P 4616

de 2^e classe, terminés comme commandant de Compagnie. Un séjour en Russie pendant la révolution — plusieurs missions archéologiques dont une dure cinq ans et sauvera les droits de la France dans l'Afghanistan révolté — participation à la Mission Citroën centre-Asie. Un musée rénové, transformé en foyer de travail. Telle est à peu près l'œuvre accomplie par Joseph Hackin au moment où la France commence une fois de plus la guerre.

Avant d'aborder le dernier chapitre d'une histoire exemplaire, peut-être est-il nécessaire de suivre, sur les routes qui leur feront découvrir une vérité qu'ils portent en eux, Joseph Hackin et Ria devenue sa femme après la première guerre mondiale.

Une partie importante de la carrière de Hackin est liée comme je l'ai déjà dit à la réorganisation du célèbre musée, l'un des plus riches du monde pour l'histoire des religions et de l'art d'Orient et d'Extrême-Orient. Mais l'œuvre capitale consiste dans ces campagnes que Hackin conduit pendant douze ans, de 1928 à 1940, en compagnie de sa femme. Certains chantiers seront entièrement confiés à Ria.

Ce sont les fouilles pratiquées à Kapisi, anciennement Begram qui devaient donner les résultats les plus retentissants. On savait que la Kachgarie qui correspond au Sin-Kiang (Turkestan chinois) oriental, fut, au cours des premiers siècles de l'ère chrétienne, le théâtre d'échanges intensifs de courants venus de directions différentes. Quelles voies avaient suivies ces courants, à quelles époques s'étaient-ils rencontrés ?

L'intérêt des découvertes de Hackin est d'avoir serré de plus près le problème et permis de reculer dans le temps les points de contact.

« Vers le V^e siècle, une invasion des Ephthalites, ou Huns Blancs, venus de Mongolie, contraint les souverains Kouchans à évacuer brusquement leur capitale. Avant de s'éloigner, ils eurent toutefois le temps de ranger, dans plu-

» sieurs chambres du palais, quantité d'objets de toutes sortes. Au cours des siècles, le palais fut recouvert de sable et de terre. De nouvelles constructions s'édifient et c'est sur ce site que la Mission Archéologique réalisa, sous l'impulsion de Hackin, cette œuvre de reconstitution d'une des grandes époques de l'histoire de l'Humanité : celle de la rencontre de l'Orient et de l'Occident. »

Hackin écrira lui-même : « Les objets déterrés à Begram — (médaillons en plâtre hellénistiques, bronzes gréco-romains ou alexandrins, ustensiles domestiques romains, ivoires indiens, laques chinoises — indiquent, du point de vue chronologique, un synchronisme impressionnant, portant essentiellement sur les deux premiers siècles de l'ère chrétienne. Il reste donc à rechercher les « parallèles » grecs, romains, indiens, chinois, permettant l'identification précise des objets de Begram. Certains de ces « parallèles » se retrouveront peut-être en Egypte et en Crète, ce qui reculera dans un passé légendaire l'origine de plusieurs formes artistiques destinées à traverser l'Asie, d'Ouest en Est, au long des âges. » (1)

Toute une équipe de chercheurs accompagne les Hackin dans leurs voyages. Parmi eux se trouve l'architecte Jean Carl. C'est le privilège d'homme comme Hackin de susciter des dévouements sans réserve. Jean Carl ne survivra pas à son chef. Il se donnera la mort en apprenant la disparition de celui qu'il n'avait pas quitté depuis douze ans.

A chacun de ses retours en France, Hackin donne à l'Ecole du Louvre où il est professeur les résultats obtenus sur le terrain. Il publie des livres trop nombreux pour que la bibliographie en figure ici. Certains seront écrits en collaboration avec Ria.

Une si vaste activité scientifique avait valu à Hackin l'estime et l'amitié de tous ceux qui, en France et à l'étranger s'adonnent à l'étude des choses de l'Asie. De nombreuses sociétés savantes lui avaient ouvert leurs portes. Le jour même de son départ de Londres, pour la mission dont il ne devait pas revenir, il était nommé « fellow de la Royal Anthropological Society » mais surtout il avait fait ainsi que Ria une expérience spirituelle.

Au cours d'une interview accordée à Philippe Diolé, Hackin dira : « Choisir ses raisons de vivre, les ordonner, c'est le problème essentiel. Tout le reste en découle. Ce que le monde voit de nous, nos gestes et notre action extérieure sont moins importants que ces débats et ces choix intérieurs.

... « C'est par absorption, par endosmose, que je me suis laissé pénétrer petit à petit par les idées philosophiques de l'Inde. A côté des plaisirs scientifiques ou artistiques que je pouvais trouver dans l'étude de la civilisation bouddhique je n'ai pas tardé à me sentir gagné par cette sagesse qui exige de l'homme une stricte discipline intérieure et une absolue sincérité. »

Et parlant de la maturité. « A partir d'un certain âge il faut oser tout remettre en cause, il faut se contraindre à reprendre la voie de l'aventure. C'est encore un moyen de tenir le monde en échec. On oublie trop peut-être que l'autorité est uniquement fonction d'un certain rayonnement personnel, qu'elle émane de la vie intérieure et qu'elle n'a rien à voir avec les marques extérieures du respect et les grades politiques. C'est une bonne règle de vie que le danger ; il mesure exactement la valeur de la personnalité humaine ». ... « Une bonne règle de vie que le

danger... ». Dès le 6 juillet 1940, Joseph et Ria appliqueront cette règle.

Malgré ses protestations, Joseph Hackin a été maintenu à Kaboul comme officier de liaison en 1939. Dès le 6 juillet 1940, après qu'il eut appris les conditions de l'armistice franco-allemand, il télégraphie au Général de Gaulle pour lui envoyer son adhésion et celle de ses collaborateurs parmi lesquels se trouve sa femme. Il réussit à atteindre l'Angleterre vers la mi-octobre. Le 11 novembre il prononce une allocution à la radio française de Londres. Il expose les raisons pour lesquelles il renonce sans hésitation à tout ce qui jusqu'alors avait donné un sens à sa vie : « J'ai lu dans les yeux de mes amis, dans l'instant que je leur faisais part de ma décision, une approbation sans réticence et j'ai la conviction d'avoir pleinement servi la cause de la France en refusant de suivre le gouvernement qui avait mis bas les armes. La cause que nous servons n'admet pas la moindre compromission ; on ne biaise pas quand il s'agit d'une question d'honneur... »

Dès son arrivée à Londres, Joseph Hackin fera partie de l'Etat-Major du Général de Gaulle. Chargé des relations extérieures de la jeune France Libre, Hackin accepte une mission qui exige qu'il retourne en Asie. Toujours avec Ria qui, depuis leur arrivée en Angleterre a créé le corps féminin de la France Libre, il accepte de repartir. Joseph et Ria pourraient prendre l'avion, mais à condition de se séparer. Ils choisissent d'embarquer le 24 février 1941 à bord d'un petit cargo le « Jonathan Holt ». Peu après le départ, le bateau est torpillé au large du cap Finistère (Espagne). Il y aura peu de survivants — pourtant un témoin dira que Ria, sa compagne de tous les instants, se tenait debout à côté de Joseph Hackin, à l'avant du navire au moment où il s'enfonça dans les flots.

Beaucoup plus tard on a pu lire les carnets tenus par le jeune lieutenant d'Infanterie Joseph Hackin pendant la première guerre mondiale.

27 mars 1918 ... « Je ne pourrais et ne voudrais revenir dans une France vaincue et désarmée. Mais je sais par la plus profonde et la plus secrète des intuitions que le « vaincre ou mourir » ne sera pas une vainre formule pour moi. »

G. Ferrières.

(1) Joseph Hackin, par Jean Escarra, chargé de cours à l'Institut des Hautes Etudes Chinoises de l'Université de Paris.

CARNET FAMILIAL

Naissances

Romain, arrière-petit-fils de notre camarade Mme Brouste. Sceaux, 6 mai 1972.

Benoit, petit-fils de notre camarade Mme Thanguy. Rennes, 26 avril 1972.

Estelle, petite-fille de notre camarade Mme Kieffer. Mulhouse, 24 janvier 1972.

Caroline, arrière-petite-fille de notre camarade, Mme Deplantay. Redon, 1^{er} mai 1972.

Mariage

Noëlle Chombart de Lauwe, fille de notre camarade Marijo Chombart de Lauwe a épousé Daniel Legrain. Antony, 23 juin 1972.

Décès

Notre camarade, Mme Lorraine est décédée. Mulhouse, avril 1972.

Notre camarade, Mme Perrin est décédée. Lyon, 28 février 1972.

Le Film "LE CHAGRIN ET LA PITIÉ"

La presse allemande, la presse française et NOUS

Ce film est passé à la télévision allemande deux ans avant d'apparaître sur les écrans parisiens. Les coupures de presse qui nous ont été communiquées, extraites de 23 quotidiens et périodiques de l'Allemagne de l'Ouest, sont donc datées de septembre 1969, à l'exception d'une seule : un long article du *Stern Magazin* paru lors de la sortie du film en France, en mai 1971.

Comment *Le Chagrin et la Pitié* a-t-il été projeté d'abord en Allemagne, son metteur en scène Marcel Ophüls s'en est expliqué au cours d'interviews qu'il a données à la presse allemande : Marcel Ophüls est français, fils du célèbre cinéaste allemand Max Ophüls qui a dû fuir l'Allemagne hitlérienne lors des persécutions antisémites. En 1939, le jeune Marcel devait avoir 11 ans et se trouvait en France. Avant mai 1968, Marcel Ophüls travaillait à l'O.R.T.F., où il était l'un des réalisateurs du magazine « Zoom » avec André Harris et Alain de Sédouy. A cette époque, ils avaient déjà conçu leur projet de film sur l'occupation qui devait être une coproduction des télévisions française, suisse et allemande. Des bandes d'actualités, puisées dans les archives des deux pays avaient été « rassemblées », mais toute la partie des interviews restait à faire. Car ce film, conçu pour la télévision, devait s'inspirer des mêmes techniques que le magazine « Zoom », c'est-à-dire un montage d'interviews et de « flash-backs » sur le passé au moyen de documents anciens.

Or, l'équipe de « Zoom » s'étant jointe au mouvement de grève qui a suivi mai 1968, Ophüls a quitté l'O.R.T.F., en signe de protestation au moment des licenciements. (C'est du moins ce qu'il a dit à la presse allemande, mais au *Monde* à Louis Marcorelles, il a déclaré qu'il avait été lui-même licencié.) Son projet de coproduction n'a donc pas pu se réaliser.

C'est la télévision de Hambourg, la Norddeutsche Rundfunk, qui a repris le projet avec une société suisse et a passé commande du film à Marcel Ophüls. Ce point a été relevé par plusieurs journaux allemands : « Etais-ce bien indiqué de monter une documentation aussi critique et, par endroits, aussi amère — documentation qui, d'après l'auteur doit atteindre les Français comme un choc — pour le compte d'une télévision allemande ? ». Et, dans le *Kieler Nachrichten* : « Il faut dire que, d'un point de vue allemand, il n'est pas très bien venu de jeter ici la première pierre. »

La presse allemande est plus réservée que la presse française

Tous les journaux allemands ont présenté le film comme une documentation sur la France occupée sous son jour le plus sinistre : « l'humiliation de la France », « l'effondrement de la France », la « honte de la France » « l'ignominie des Français ».

La revue *Gong* s'étonne du titre choisi par Ophüls pour la télévision allemande, « La Maison d'à côté », pour évoquer les quatre années dramatiques chez les voisins français. Elle relèvera aussi la tendance à traiter le sujet sur le ton de la « bagatelle », sans se l'expliquer. Nous reviendrons sur ce point plus loin.

La réserve le plus souvent formulée est celle-ci : Que vaut ce montage de documents et de souvenirs personnels forcément très subjectifs ? « Est-ce que, avec le recul du temps, écrit la *Süddeutsche Zeitung*, tout ne paraît pas différent ? estompé, délavé ? Les souvenirs sont rarement précis et les impressions toujours subjectives. La vérité peut-elle encore se faire jour dans de telles conditions ? »

Le point de vue du *Kölner Stadt Anzeiger* est le même que celui de l'*Allgemeine Zeitung*, qui écrit : « Quelques aspects isolés ne peuvent pas donner une idée d'ensemble de la mentalité de la France au début de 1940. On en reste à une manière tout à fait subjective de jugement. Des idées sont amusantes (la dame du monde qui envoie des rosiers sur la ligne Maginot, le maquisard qui explique son appartenance à la Résistance par le manque de ravitaillement), mais ces destins individuels, ces réactions personnelles apparaissent toujours colorés dans le même sens et il faut les accueillir avec réserve. »



La Chambre des Députés sous l'occupation. Photographie tirée du film « Le Chagrin et la Pitié ».

La revue *Gong* relève que la façon de questionner les interviewés est parfois celle d'un inquisiteur. Le *Hamburger Abendblatt*, qui a apprécié l'analyse pénétrante et riche d'Ophüls, se demande pourquoi c'est à Pierre Mendès-France, présenté comme français, parlementaire et juif qu'a échu le rôle de principal témoin à charge contre son pays occupé. Cette mise en accusation de la France révolte carrément le *Stader Tageblatt* : « Un film qui dépasse les bornes. A quoi cela sert-il que son auteur puisse se targuer d'un père célèbre ? Une émission d'abord si ennuyeuse et ensuite si chargée de ressentiment ne peut qu'apporter de l'eau au moulin des nationalistes allemands. On voit bien les électeurs du N.P.D. * marquer le pas sous la table en suivant les images de l'avance allemande en France. Nous n'avons rien contre le principe d'un cours d'histoire à la télévision, mais s'occuper des affaires personnelles d'un Français en hargne contre ses compatriotes n'est certes pas le devoir de la télévision publique. »

A côté de ces réserves et critiques, on relève aussi, dans la presse allemande, des appréciations favorables et même franchement admiratives : le documentaire est qualifié d'excellent, fascinant, prenant, empreint d'objectivité et de savoir-faire, véritablement éclairant sur un passé que les Français

n'ont pas mieux « maîtrisé » que les Allemands.

Mais c'est à la sortie du film en France, sous le nom *Le Chagrin et la Pitié*, qu'une certaine presse allemande s'est véritablement déchainée, encouragée par la critique presque unanimement élogieuse de la presse française. Le *Stern Magazin* du 9 mai 1971 publie une photo, où l'on voit Hitler en compagnie de Pétain et d'un dignitaire allemand en uniforme, avec la légende suivante : « Le maréchal des Français Pétain et le vainqueur Adolf Hitler : des millions de Français pensaient à l'époque d'abord à la bouffe. » Le titre de l'article est : « L'ignominie des Français » et le sous-titre : « Un film documentaire sur l'occupation allemande choque Paris. »

« Tout au long de 270 minutes, écrit le journaliste de Hambourg, est enterré par ce « monument cinématographique d'intelligence » (ainsi s'exprime l'hebdomadaire catholique « Témoignage Chrétien ») le mythe de la résistance française contre la conquête d'Hitler.

« La France, ainsi que l'affirme un des auteurs du film André Harris, n'était pas résistante. Aussi bien était-ce le seul pays occupé dans lequel le gouvernement ait, à la lettre, collaboré.

» Ce film est loué par le respectable journal « Le Monde » en ces termes : « Un mélange de malheur, de honte, d'indifférence, de courage et d'angoisse. Ce film renverse la légende, il fait mal. Il y a des moments où l'on voudrait crier et pleurer. »

» Le mythe de la glorieuse résistance des Français contre les occupants allemands hâts s'écroule lorsque, sur l'écran, on voit ceci :

» — des miliciens français prêter le serment de fidélité fasciste.

» — des antisémites français préparer avec zèle une exposition anti-juive.

» — environ 12.000 jeunes Français se présenter librement dans les bureaux de recrutement de la Waffen S.S. pour le combat contre le bolchevisme.

» — la police française pourchasser et rassembler 4.000 enfants juifs que la Gestapo ne voulait pas du tout garder.

Les journalistes français sont tout à fait séduits

La presse française a en effet salué la sortie du film d'Ophüls — longtemps retenue par la censure — avec un enthousiasme exceptionnel. Rares furent les réserves exprimées. Paradoxalement, le spectacle de la veulerie de leurs compatriotes, l'image d'une France ignoble, image jugée conforme à la vérité historique, a enchanté plus de journalistes français que de journalistes allemands. Sous le titre « A la recherche du temps honteux », *Le Nouvel Observateur* s'en donne à cœur joie. Il donne la parole à André Harris : « Ce qui s'est passé sous l'occupation ne correspond pas à la mythologie. Contrairement à ce que les enfants lisent dans leur manuel d'histoire, la France n'a pas été résistante ». « Trente ans après », écrit Jean-Louis Bory, les mythes volent en éclats. » Et l'hebdomadaire conclut : « Le mélange des grands noms et des « petites gens » donne une impression d'unanimité sans faille. »

* Parti néo-nazi allemand.

Mots justes, analyse pénétrante, la vérité qui éclate enfin pour les uns, et, pour les autres, doute, malaise, sentiment de la présence dans le film de quelque chose de gringant et de subtilement orienté, d'éléments vrais et non vrais, de lacunes calculées, de déclarations coupées. D'aucuns parlent même d'imposture, de fabrication de faux à partir de documents vrais, à la manière dont Roger Peyrefitte bâtit ses romans.

La revue allemande *Gong* a posé la question qui va nous éclairer :

« Mais que cherchait au juste Ophüls ? »

Le cinéaste a répondu longuement, parfois diversement, tant à la presse allemande qu'au *Monde* et à *l'Humanité*, ainsi qu'à un groupe de professeurs d'histoire se réclamant de la gauche, qui furent réunis par la revue *Politique Aujourd'hui*.

A l'*Allgemeine Zeitung*, Marcel Ophüls a déclaré que son film avait pour thème la faillite de la bourgeoisie de son pays pendant la II^e guerre mondiale. « Plus nous nous plongions dans les problèmes de ce temps de malheur, a-t-il précisé, plus nous étions envahis par le sentiment inconfortable de nous mouvoir dans une maison de fous. Toutes les maladies mentales des temps modernes s'étaient devant nos yeux en surabondance : schizophrénie, folie des grandeurs, débilité mentale... avant tout, débilité mentale. » Il n'avait pas l'ambition de faire œuvre historique, a-t-il indiqué à la *Hannoversche Allgemeine Zeitung*. Il voulait juste offrir à la jeunesse des confessions, des réactions personnelles.

Avec les historiens marxistes de *Politique Aujourd'hui* (pp. 98 à 112 du N° d'octobre 1971) Marcel Ophüls tient un langage un peu différent : son film a bien pour objet la bourgeoisie, mais c'est une tentative d'analyse, en partie marxiste, d'une tranche d'histoire, en mettant pleins feux sur la faillite d'une classe sociale, la classe dominante, celle qui fait l'histoire selon Ophüls. Son film tient compte de la réalité de la lutte des classes : il estime que la France était en état de guerre civile larvée, au moins depuis la Commune. Ce qui l'a frappé sous l'occupation, c'est que, dans la plus grande crise idéologique que la France ait connue, la majorité de la population soit restée apolitique, en dehors du coup, passive, indifférente, réfugiée dans la médiocrité du quotidien. D'où ce titre volontairement prosaïque pour présenter son film aux Allemands, « La Maison d'à côté » où l'on lave son linge sale en famille ; d'où la fadeur uniforme des réponses des interviewés (à la seule exception d'Anthony Eden) : Mendès-France lui-même semble n'avoir retenu de l'année 1940 que l'histoire grotesque des rosières sur la ligne Maginot et, de la prison de Clermont-Ferrand, que son procès mondain et son évasion dans le style Alexandre Dumas. Le coureur cycliste Geminiani n'a pas vu d'Allemands à Clermont pendant la guerre et les lamentables professeurs du lycée de la ville paraissent avoir perdu la mémoire...

Français moyen, officier d'extrême-droite ou leader communiste, résistant, pétainiste ou collaborateur, occupé ou occupant, tous laissent couler le même filet d'eau tiède et répètent la même chose : la France s'est aplatie devant l'occupant et, dans bien des cas, lui a prêté main-forte. Le filet d'eau tiède

se fait acide corrosif quand il s'agit de la persécution raciale : la police française a arrêté 4.000 enfants juifs dont la Gestapo ne voulait pas. (On ne saura pas si la Gestapo a arrêté ou non, plus tard ou ailleurs, d'autres enfants juifs, ni si, par hasard, quelque Français égaré n'aurait pas caché un ou deux juifs). Les lois raciales françaises allaient encore plus loin que les lois de Nuremberg. L'administration pénitentiaire de la France est la seule administration d'Europe qui ait livré ses prisonniers aux S.S. « La France était couverte de camps de concentration », dit le Dr Lévy.

Et, d'accusation en accusation, on arrive au forfait suprême : la France est le seul pays qui n'avait pas son gouvernement légal à Londres. « N'est-ce pas là la condamnation de la France ? dit un des questionneurs du film.

Dans toutes ces interviews, Ophüls reconnaît d'ailleurs à plusieurs reprises, et en particulier dans ses déclarations au *Monde*, que, héritier de certaines techniques de cinéaste de son père, il a traité ses interviewés comme un metteur en scène dirige ses acteurs. « Le comédien doit être manié avec soin », précise-t-il. André Harris ajoute que le travail ne fut pas facile : « Les gens n'avaient pas envie de se souvenir. Il fallait les accoucher. Il fallait convaincre les témoins que ce que nous allions montrer était bien ce qui s'était passé. » En outre, et c'est là l'aspect non marxiste de son film, dit Ophüls, il aime faire place au hasard, différer le plus longtemps possible toute idée de construction, attendre que les coupures s'imposent en quelque sorte d'elles-mêmes et n'utiliser le document que lorsque son contexte a été recomposé.

Un succès fondé sur le goût sartrien du médiocre

Nous sommes donc bien loin d'un film purement documentaire, comme la presse allemande l'a présenté, loin aussi d'un tableau historique, comme la presse française, dans sa quasi-totalité, l'a accueilli. Ophüls, mêlant le document et la création, s'est laissé guider par son talent, et porter par un flair commercial et une audace assez remarquables. Il a joué son succès sur un public auquel il appartient, la jeune intelligentsia gauchisante — bel et bien bourgeoise — de la France. Celle-ci a accueilli avec un plaisir intellectuel réel ce film « intelligent », cette « contre-écriture » de l'histoire. Elle y a retrouvé un thème familier dans la production artistique et littéraire de notre époque : une faillite, un ratage, où la veulerie et la médiocrité (« maladies mentales » de notre temps, dit Ophüls) peuvent s'étaler avec complaisance. Un tableau terre-à-terre, morne, tantôt hideux et tantôt grotesque d'une époque généralement connue, au contraire, pour ses abîmes de violence et d'horreur et aussi pour ses sommets de douleur et d'héroïsme, voilà de quoi enchanter un public « dans le vent », quelle que soit son orientation politique, d'ailleurs.

Comme il est piquant que le seul personnage du film qui ait du caractère et de la personnalité soit justement un ancien S.S. français ! Quel plaisir que l'agent secret britannique ne soit pas peint sous les traits de l'homme courageux qu'il fut (Denis Rake n'a pas parlé sous la torture), mais comme un personnage ambigu qui couche avec un officier allemand. Et comme le paysan auvergnat — qui tout de même sauve l'honneur — va droit au cœur

de nos intellectuels ouvriéristes dans sa saveur rassurante d'image d'Epinal : s'il est entré dans la Résistance, c'est parce qu'il était S.F.I.O. ! Le « père Grave », comme l'appellent nos camarades clermontoises, n'a guère apprécié d'avoir été « coupé », lui aussi.

Ce qui a plu, dans ce film, c'est l'écrasement des valeurs à un même niveau de médiocrité. En quatre ans de guerre, pour l'ensemble de la population française, d'après Ophüls, il n'y eut ni crimes ni hauts faits. La population allemande apparut sous les mêmes traits que la nôtre. Le capitaine Tausend fait pendant au pharmacien Verdier. L'officier supérieur allemand interviewé ressemble à l'officier français interrogé à Vichy. Une police en valait une autre. Douze mille Français se sont portés volontaires dans la Waffen S.S. ? C'est exactement le nombre de soldats de la division Leclerc. Les Allemands ont torturé ? Mais les résistants aussi. Tout se vaut. L'événement est ravalé à la seule dimension de la mémoire tremblotante et habilement dirigée d'interviewés choisis avec soin pour illustrer quelques postulats politiques.

Une commodité pour recueillir des témoignages de médiocrité, après une guerre, c'est qu'on ne peut pas interviewer les morts : ni Jean Cavailles qui fut professeur à Clermont (lui aussi), ni le père de notre camarade Mado Tourette qui fut supplicié à mort dans la prison de Clermont (sans procès), ni Marinette Menut, (pharmacienne elle aussi), ni tel ou tel de nos camarades, qu'ils fussent ouvriers chez Michelin ou médecins, cultivateurs ou cadres d'usine, commerçants ou fonctionnaires, militaires ou ecclésiastiques. Car ce n'est pas en raison de leur appartenance politique, sociale ou religieuse que les Français sont entrés dans l'action pendant la guerre, mais seulement et exclusivement en raison de leurs qualités de caractère. On ne peut que plaindre ceux qui ne peuvent pas imaginer ce que fut l'extraordinaire coude-à-coude de ces résistants, venus de tous les horizons, se découvrant l'un l'autre et bénéficiant de la complicité, tantôt active, tantôt silencieuse, d'une population qui ne comptait pas autant de minables et de traîtres qu'Ophüls le croit.

Il est navrant de constater que l'art et les artifices du metteur en scène ont réussi non seulement auprès d'une jeunesse qui n'a pas connu l'occupation, mais aussi auprès d'adultes, de journalistes de talent, fascinés par une technique qui s'inscrit à merveille dans la mode du temps : sans chagrin et sans pitié.

Anise Postel-Vinay.

DÉCORATIONS

Par décret du 3 juin 1972, ont été promues officier de la Légion d'Honneur, nos camarades : Mmes Moreau-Andraud ; Brun-Comiti ; Foucré-Grellet ; M.-O. Marx ; Masse Martine ; Perrin-Mathivet ; Rabu Marie-Anne ; Pruvot-Rykembusch ; Lignerat - Suramy ; Mauguere-Thomas ; Boucher-Willecocq.

Ont été nommées chevalier de la Légion d'Honneur, nos camarades : Mmes Rohfritsch - Kohler ; Passerat-Olenjnik ; Roussia Odette ; Larrieu-Lascaud ; Boucho-Lobre ; Dupré-Mineur ; Verjat-Tissot.

Par ce même décret la Médaille Militaire a été concédée à nos camarades : Mmes Terrier de la Chaise-Laquère ; Blanchart-Lepage.

La Carte de la France

A la fin de mai 1940, pendant la terrible semaine où la défaite de la France apparaît inévitable, le New York Times publia en première page, initiative sans précédent, le poème dont on lira ci-dessous la traduction. Caroline Ferriday, notre fidèle amie d'Amérique, nous l'a communiqué. Un ancien Sammie de la Première Guerre Mondiale y évoque en termes émouvants la France meurtrie et accablée qui lui est chère.

Ferme les yeux
Et laisse-moi guider ton doigt
Sur cette carte.
Elle est vivante, n'est-ce pas ?
Elle bat comme un pouls,
Chaud de vies humaines.

Peu importe où tu le poses,
Sur Nancy, Châlons ou Dunkerque,
Sur Mons, où les Anglais vinrent des
Pendant l'autre guerre, [anges],
Sur Armentières, la ville de la chanson,
Arras où les vieux marchands
Etaient leurs éventaires
Valenciennes, où l'on fait de la dentelle,
Amiens, où la statue divine
Se pencha au-dessus des ruines
Mais ne fut pas abattue
Dans cette guerre-là.

Voici Rouen
Où fut brûlée Jeanne d'Arc
Bien qu'elle eût sauvé la France.
Si tu ne le crois pas,
Demande aux gens de Domrémy.
Ils savent.
On dit que les Français
Poursuivis par des Stukas
Ont vu des choses irréelles.
Ils ont vu Jeanne, dans son armure,
Au milieu du tonnerre et de la fumée.
Elle avait tiré son sabre et pleurait
La colère et la pitié brillaient dans ses [yeux].
Les morts se levaient le long du front,
Ypres et Neuve-Chapelle étaient [illuminées],
Les Anglais attaquaient la crête de Vimy,
Les Français, debout devant Verdun
Criaient : « Au large ! On ne passe pas. »
Les fusiliers-marins étaient de retour
A Château-Thierry,
Et dans les forêts de l'Argonne
Pour faire taire une mitrailleuse
Vingt Yankees donnaient leur vie
Mais elle était bien vengée.

La gloire !
Parlez-en aux fusiliers-marins morts
La gloire empêste.
Sa chemise est pleine de poux.
Elle git dans un trou,
Un éclat d'obus dans le ventre,
Suppliant qu'on lui donne à boire,
Et il n'y a d'eau nulle part.
Ce n'est pas à la gloire que Jeanne
Mais à la France. [pensait],
Voici la carte de la France.
Elle est vivante, n'est-ce pas ?
Elle bat comme un pouls
Chaud de vies humaines.

A quelque chose qui est au-delà.
Pas à la gloire,
Il y a longtemps qu'ils sont là
Ces Français.
Regarde leurs églises
Se profiler sur le ciel.
Des grandes qui prient dans la pierre.
Reims et Chartres,
Notre-Dame et la Sainte-Chapelle,
Amiens et Orléans.
Il a fallu du temps pour les bâtir.
Tu vois leurs routes,
Leurs vieilles routes bordées d'arbres,
Celles qui vont tout droit leur chemin.
Jules César est venu par ici
Et Jeanne est passée par là
Sur son grand cheval blanc.
Là encore sont venus des Français,
Ivres de liberté,
Chantant la Marseillaise,
Pour sauver la jeune République
En un lieu nommé Valmy.

Regarde leurs maisons
Leurs vieilles maisons délabrées,

Leurs vieux villages aux pavés
Usés par des générations,
Leurs vieilles auberges où les hommes
Discutent dans le calme du soir
Depuis cinq cents ans.
Ils ont des racines ces Français.
Ceci est leur pays.
Le Havre et Compiègne,
Nancy et Laon
Beauvais et Epernay,
Paris et Bordeaux
Nantes, Marseille,
Ils ont fait tout cela
Et un millier de petites villes
Il y a bien longtemps.
Ils ont fait encore autre chose,
Des livres et des chansons
Des tableaux et des statues.
Ils ont engendré des idées.
As-tu entendu parler
De liberté, d'égalité, de fraternité ?
C'est eux qui ont inventé cela.
Les chars déferlent sur la France
Les Stukas fondent sur elle.
Sur une terre qui n'est pas la sienne,
Une terre qu'il ne peut pas comprendre
Et qu'il veut détruire à cause de cela.
Peut-être a-t-il raison,
Est-ce l'enfer et la damnation
Et la fin du monde. Peut-être
La liberté ne sert-elle à rien,
L'égalité ne peut-elle combattre,
Et la fraternité ne peut-elle
Mettre un char hors de combat.
Mais peut-être que si.
La carte dit que si.
Verdun et Château-Thierry aussi
Et Notre-Dame, et Chartres.
Les visages de ces Français
Les vieilles chaumières
Les livres, les chansons,
Les cours d'eau, les montagnes,
L'armée de ceux
Qui moururent pour la liberté
Disent que si.
Voici la carte de la France
Elle est vivante, n'est-ce pas ?
Elle bat comme un pouls
Chaud de vies humaines
La charrue est passée dans son sang
Et les os l'ont fertilisée.
Mais la France ne mourra pas.
Des troupes harcelées par l'ennemi
Ont vu Jeanne l'autre nuit.
Elle pleurait, mais son sabre étincelait.
Voici la carte de la France.

R.-L. Duffus.

LETTER OUVERTE

à M. le Président de la République

Monsieur le Président de la République,

Le Conseil d'Administration de l'Association des Anciennes Déportées et Internées de la Résistance réuni aujourd'hui, 19 juin, au siège de l'association, tient à vous exprimer son émotion devant votre décision de gracier et d'amnistier le criminel de guerre Paul TOUVIER.

Ce n'est jamais un esprit de vengeance qui anime nos interventions, Mais la fidélité à la mémoire de nos camarades persécutées et mortes pour la France, nous fait un devoir de manifester notre tristesse et notre étonnement.

La Présidente et les membres
du Conseil d'Administration

Présence de l'ADIR

aux Cérémonies du Souvenir

Comme chaque année, l'A.D.I.R. était présente avec son drapeau aux cérémonies destinées à honorer fin avril dans toute la France la mémoire de nos compatriotes morts en déportation.

En province, nos sections ont participé dans chacune de leurs régions à ces manifestations officielles du souvenir.

A Paris, le vendredi 28 avril, Denise Côme nous représentait à la Mosquée, tandis que Catherine Goetschel, déléguée en tant que vice-présidente, était à la cérémonie de la Synagogue.

Le samedi 29 avril, à l'issue de la cérémonie en l'Eglise Saint-Roch où Lucie Artus portait notre drapeau et où nous participions, nombreuses, aux prières et à l'absoute, notre présidente déposait à la Crypte sur la tombe du Déporté Inconnu la gerbe de notre association et prenait part avec plusieurs d'entre nous, dans le silence et le recueillement, à l'émouvante veillée traditionnelle.

Le dimanche 30 avril, Denise Côme déposait notre raquette de Bleuets au tombeau du Martyr Juif Inconnu. A Notre-Dame, Aileen Schoots portait notre drapeau tandis que beaucoup de nos camarades assistaient à la messe célébrée en présence du Ministre des Anciens Combattants et Victimes de Guerre et de nombreuses personnalités françaises et étrangères, à la mémoire de nos disparus.

Dans l'après-midi, c'est l'A.D.I.R. qui avait été chargée du transport du Flambeau du Relais Sacré de la Crypte au Mont-Valérien où fut déposée une gerbe de fleurs au nom de notre association.

Dans le cortège qui remontait les Champs-Elysées, de la rue Balzac à l'Arc de Triomphe, pour la cérémonie de la Flamme, Andrée Astier, déléguée des Hauts-de-Seine, encadrée de Caroline Ferriday, la Présidente de nos Amis d'Amérique et de Mme François, tenait le Flambeau. Notre drapeau avait été confié à Lucie Artus. Geneviève et Marguerite Billard portaient la gerbe de fleurs qu'elles devaient déposer sur la tombe du Soldat Inconnu.

Le 2 mai, Gabrielle Ferrières nous représentait au Jardin du Luxembourg et assistait avec quelques-unes d'entre nous à la cérémonie devant le monument érigé à la mémoire des Ecoliers Résistants morts pour la France.

Le 8 mai, à l'occasion de la cérémonie commémorative de la victoire de 1945, au cours de laquelle le Président de la République fit déposer une couronne sur la tombe du Soldat Inconnu, Geneviève et Marguerite Billard représentaient l'A.D.I.R., tandis que Claudie Jourdain faisait partie des porte-drapeau de toutes les associations d'anciens combattants.

Enfin, le 16 mai, lorsque la Reine Elizabeth II d'Angleterre vint se recueillir avec le Duc d'Edimbourg et déposa une couronne sur la tombe du Soldat Inconnu, notre emblème, porté par Claudie Jourdain, figurait également parmi tous les drapeaux des associations d'anciens combattants.

J. L'Herminier.

Le Gérant-Responsable : G. ANTHONIOZ.

Bernard Neyrolles - Imprimerie Lescaret - Paris

LE PÈRE CHAILLET



Le Père Chaillet est mort subitement le 27 avril dernier. Frappé brutalement alors qu'il était soigné au Plateau d'Assy, il fut ramené à Lyon, selon son désir maintes fois exprimé.

Cet homme, né avec le siècle, a vécu dans le siècle pour y accomplir son devoir d'homme et de religieux : aider, sauver le plus d'humains possible parmi les destitués, puis les menacés, les traqués, les pourchassés qu'une guerre sans merci allait mettre sur son chemin.

D'abord professeur de théologie chez les Jésuites de Lyon, il est surpris par la guerre alors qu'il est en mission en Europe Centrale, revient par la Turquie et la Syrie, et regagne Lyon. C'est ainsi qu'il pourra soustraire aux arrestations des Allemands cent vingt enfants juifs qui seront cachés à la Croix-Rousse. Il fonde l'Amitié Chrétienne et réussira ce prodige de publier en pleine occupation les Cahiers du Témoignage Chrétien en cinquante mille exemplaires.

En 1943, il fonde le C.O.S.O.R. pour venir en aide aux familles des internés, déportés ou fusillés. Cette fondation sera officiellement dans la clandestinité en février 1944 par M. Parodi, délégué du Général de Gaulle. Par la suite, trente-cinq mille enfants de déportés seront accueillis dans six maisons d'enfants. La Maison de Sainte-Musse reçoit depuis six ans les Résistants et leur famille pour des séjours de repos ou pour leur retraite.

La libération de la France le trouve à Paris. Il entre au Sous-Sécrétariat d'Etat aux Affaires Sociales avec Pasteur Vallery Radot, en attendant l'arrivée d'Alger du Gouvernement Provisoire.

Le Père Chaillet participera aussi à la création de la Fédération Nationale des Déportés et Internés de la Résistance. Il la quittera lorsque des divergences politiques provoqueront une scission. Il restera administrateur des Foundations Jean Moulin et Manhès.

Devenu Supérieur des Jésuites de Grenoble, il prend sa retraite il y a environ dix-huit mois et se retire à Dijon. C'est là qu'une lésion pulmonaire se révèle et nécessitera son séjour au Plateau d'Assy, où la mort est venue abattre cet homme, ce religieux, ce lutteur généreux et passionné de sa vocation et de l'action qu'elle a suscitée.

Yvonne Motchane-Desvignes.

IL FAUT LIRE
ET FAIRE LIRE

Auschwitz en Angleterre

Ce livre capital sur le plan historique, juridique, médical et humain, paru il y a quelques années en Angleterre, dont la traduction française est sortie cet hiver, ne semble pas avoir eu toute l'attention qu'il mérite de la part des anciens déportés et du monde de la Résistance. De toute la presse française, seul « Voix et Visages » lui a consacré un article substantiel dans le numéro de janvier-février.

Il a pour auteurs deux chroniqueurs judiciaires anglais, éminents juristes par ailleurs, et a été écrit avec toute la compétence, l'objectivité — je dirais plus, l'humanité — souhaitable.

C'est, on s'en souvient, le récit d'un procès. Un ancien déporté polonais, le Dr Dering, gynécologue, qui pratiqua sur l'ordre des SS médecins, un certain nombre d'opérations sur des cobayes humains (ablutions d'ovaires et de testicules préalablement irradiés), se jugea diffamé par l'auteur du « best seller » Exodus, Léon Uris qui lui consacra quelques lignes dans ce livre ! Il lui intenta un procès en diffamation, réclamant de gros dommages et intérêts. Le défilé des témoins, anciens cobayes venus de différents pays d'Europe et même d'Asie, anciens médecins déportés, l'admirable équité du juge, la dignité dans laquelle se déroula le procès, la loyauté de la presse qui s'abstint d'indiscrétions blessantes pour les martyrs et d'une inutile recherche de la sensation, tout contribua à démontrer que le Dr Dering aurait mieux fait de s'abstenir : il obtint un demi-penny de dommages et intérêts et fut condamné aux dépens.

Le livre est dédié à « Trois femmes médecins, déportées du bloc 10, Auschwitz, 1943 ». L'une, communiste polonoise, ne participa point aux affreuses expériences médicales sur les cobayes humains, mais put authentifier tout ce qui se passait au camp et au bloc « sanitaire » d'Auschwitz. La seconde, Polonoise aussi, assista aux opérations, elle était chargée d'apaiser les malheureuses victimes qui criaient et pleuraient, et fit tout ce qui était en son pouvoir pour adoucir leur peine, sinon leurs souffrances. Son témoignage sur la manière brutale et teintée d'anti-sémitisme avec laquelle le Dr Dering pratiqua ses opérations, fut décisif.

La troisième, une Française, une de nos camarades, refusa net de se livrer à des opérations expérimentales sur des détenus ; nous savons ce qu'elle risquait. C'était bien dans la ligne de sa Résistance qui fut spirituelle, mais non clandestine. Citons les Anglais « Le Docteur Hautval protesta auprès de la Gestapo sur la façon dont les Juifs, qui n'avaient pas le droit de voyager ni dans les compartiments de première classe, ni dans le métro, étaient traités en France ». Les Allemands avaient dit : « Puisque vous les défendez, vous partagerez leur sort ».

On l'emprisonna et on lui fit coudre une étoile jaune sur ses vêtements et porter un brassard sur lequel étaient inscrits les mots « Amis des Juifs ». En janvier 1943, elle fut envoyée... à Birkenau ».

Citons encore. C'est notre camarade qui dépose. « ... Le SS Dr Wirth me convoqua et me demanda s'il était vrai que j'avais refusé. C'est vrai, lui dis-je. Il voulut savoir pourquoi, et je lui répondis que c'était contraire à ma conception de la médecine ».

VIE DES SECTIONS

Section du Nord

Inauguration

de la rue Andrée-Patoux à Hesdin (Pas-de-Calais)

Il y a un an s'éteignait notre camarade Andrée Patoux. Lorsque la France fut occupée, elle n'hésita pas à courir le risque de faire évader de nombreux soldats, puis à mettre son imprimerie au service de la Résistance. Déportée en 1942, elle œuvra dès son retour pour la défense des survivants et fut enlevée trop vite à l'affection de tous. Tous ont voulu montrer, en cette cérémonie du 30 avril, qu'ils ne l'oublieraient pas.

A 15 h 30, le cortège se forme, musique en tête ; puis les drapeaux — d'abord ceux des déportés, A.D.I.F.D.F. et A.D.I.R. ; les enfants des écoles, toute la ville. Après une minute de silence et de recueillement autour du Monument aux Morts, nous atteignons la Place du 8 Mai où l'on a dressé un podium. Le premier à prendre la parole est le représentant de la Chambre Syndicale des Artisans, après lui, le Président de l'A.D.I.F., enfin, le Maire d'Hesdin. Ils rappellent l'énergie de notre compagnie, son courage, son dévouement à la cause des déportés.

Le cordon rompu, la nouvelle plaque démasquée, le cortège parcourt la rue pour aboutir au C.E.S. Dans une grande salle sont exposés les souvenirs héroïques de la Résistance et de la Déportation. Dans une autre salle, les conversations s'animent autour d'un vin d'honneur. Gérard Patoux, adjoint au Maire, remercie les participants à cette cérémonie, dont il dégage le sens. Nous nous dispersons, heureux d'avoir éprouvé la communion dans le souvenir, soulevés par un idéal toujours vivant.

Françoise Bourdelet.

Lord Gardiner (avocat de la défense)

— Qu'en a-t-il dit ? Notre camarade : « Il m'a demandé « vous ne voyez donc pas que ces gens sont différents de vous ? » Je lui ai répondu qu'il y avait bien des gens différents de moi à commencer par lui ! (Le juge qualifia par la suite cette réponse de « foudroyante » et pensait que « le souvenir en resterait vraisemblablement fixé dans la mémoire des jurés pendant des années ».)

« J'ai dévoré ce livre », nous a écrit le célèbre Vercors. Faites-le donc lire à certains adolescents qui ricanent lorsqu'on parle de la Résistance, affirmant que ces vieilles histoires ne les concernent pas puisqu'ils sont « pacifistes ».

Notre camarade aussi est une pacifiste convaincue. Une vraie.

Anne Fernier.

« Auschwitz en Angleterre » par Mavis Hill et L. Norman Williams (Calmann-Lévy) est en vente à l'A.D.I.R.

CARNET FAMILIAL (Suite)

DÉCÈS

Notre camarade, Mme Beroud « Pépée » est décédée. Clamart, 5 juin 1972.

Notre camarade, Mme Thanguy a perdu son beau-père. Rennes, 12 mai 1972.

Notre camarade, Mme Touquet, a perdu son mari. Livry-Gargan, 28 avril 1972.